

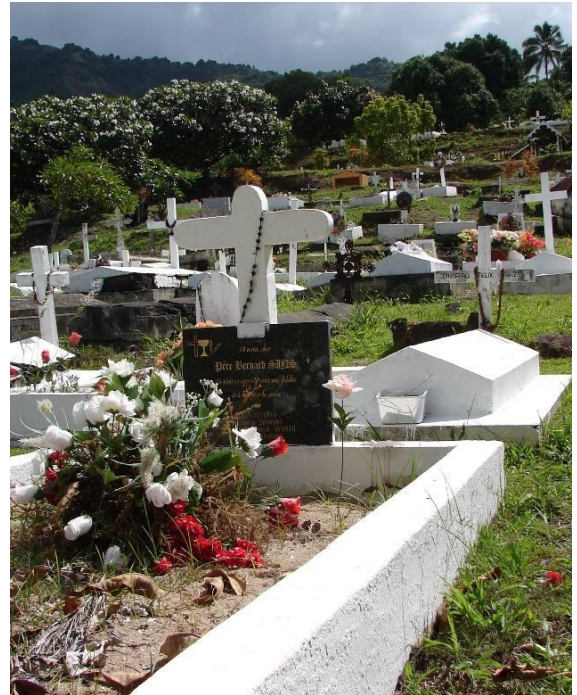
La mort

Javier Álvarez-Ossorio ssc
Supérieur Général

INFO SSCC Frères N° 74 – 11 novembre 2013

**Notre désir,
exprimé dans la formule de profession,
est de vivre et mourir au service
des Sacrés Cœurs.
Lorsque s'approche la fin de la vie,
ce que nous recherchons,
c'est de nous préparer à mourir
comme des croyants
et à faire aussi de notre mort
une louange à Dieu qui nous aime.
De cette façon,
notre mort sera encore un témoignage du Christ,
un acte suprême de mission.**

38^e Chapitre Général (2012)
Mission, 37



Atuona (Îles Marquises)
Tombeaux des missionnaires SSCC

Le dernier **Chapitre général** parlait de la mort. Le paragraphe cité au début de cet INFO nous invite à nous préparer à la mort comme des croyants. Il dit, en plus, que la mort est destinée à être un acte missionnaire. Ce paragraphe est dense et beau. Prenez un moment pour le lire à nouveau, tranquillement... Il vaut la peine d'être médité.

Les **Constitutions** parlent de la mort. Il est vrai qu'elles n'en disent pas grand-chose, mais elles se réfèrent à elle comme cadre du sens global de notre vie. Dans la formule de note profession (art. 17), on mentionne notre désir de vivre et de *mourir* au service des Sacrés Cœurs. L'art. 56 nous demande de prier pour ceux qui sont morts, puisque nous croyons à *la communion qui continue à nous unir aux Frères et aux Sœurs défunts de la Congrégation*. Et l'art.66 dit que le processus de formation, développement et renouvellement dans lequel nous nous engageons en entrant dans la Congrégation *dure toute la vie*, c'est-à-dire, jusqu'à la mort.

Ces jours derniers, à l'occasion de la béatification de nos frères **martyrs** espagnols du XX^{ème} siècle, nous avons parlé de la mort. Quand l'Église béatifie un martyr, elle tient moins compte de l'ensemble de sa vie que de la façon dont il est mort. Le martyr meurt comme Jésus : dans la confiance en Dieu (témoignage de foi), et en pardonnant à ses bourreaux (témoignage de charité).

(Justement, tandis que j'écris ces lignes, je reçois l'annonce du décès de notre frère Ángel Lucas, qui fut postulateur général pendant de longues années. Il a été un fidèle serviteur de la Congrégation qu'il aimait profondément. Comme le dit Enrique Losada, qui était alors son provincial, *Ángel est mort précisément à quelques jours de la béatification*

de nos martyrs à laquelle il a travaillé vaillamment et à laquelle il n'a pu assister à cause de sa santé déjà très faible. Que Damien, Eustaquio, Théophile et leurs compagnons, auxquels il a consacré généreusement tant de temps de sa vie pour qu'ils deviennent saint et bienheureux soient maintenant et définitivement ses compagnons pour la rencontre avec le Père.)

De plus, nous sommes au mois de novembre qui commence avec la fête de la Toussaint et le jour de prière pour les morts et qui clôturera l'année de la foi.

Parlons donc de la mort. De notre mort. Parce que **nous allons tous mourir.**

Il n'est pas courant d'entendre parler de la mort ; c'est un **thème qu'on évite**. Les journaux ou les films montrent la mort des autres comme un spectacle, mais nous sommes toujours gênés pour parler de la nôtre. Une certaine culture prédominante s'attache à camoufler les signes précurseurs de la mort. Il semble que la qualité la plus recherchée soit de se conserver jeune et en bonne santé. On dit que le fonctionnement de la société de consommation est justement fondé sur cette allergie à s'affronter à la réalité inéluctable de la mort.

On parle rarement de la mort avec les malades et les personnes âgées. On l'escamote avec des formules stéréotypées, aussi bien intentionnées que vides : « Tout ira bien », « tu vas voir que ça va aller mieux », « il ne faut jamais perdre espoir », etc. Nous faisons silence sur le plus évident, l'inévitable, et nous laissons le mourant livré à une telle angoisse qu'il ne trouve aucun interlocuteur auprès duquel il pourrait se libérer.

Dans les conversations courantes, il semble de mauvais goût de mettre la mort en valeur. C'est un thème rabat-joie, généralement esquivé par une pirouette.

La mort **nous fait peur**. La mort proclame la caducité de notre vie, et la vanité de tant d'efforts moyennant lesquels nous essayons de nous justifier. La mort effraie à cause du cortège de douleurs, de limites et de solitudes qui l'accompagne. De plus, en secret, la mort entraîne avec elle un jugement sur tout ce que nous avons été et avons vécu, et elle nous oblige à nous confronter crûment à notre péché et notre médiocrité, ce que nous ne sommes pas habitués à supporter lorsque nous nous sentons encore forts. La mort nous met radicalement à nu et fait tomber le rideau sur nos représentations.

La mort n'est pas qu'un lointain événement dans un futur incertain. **La mort est une réalité quotidienne**. De fait, elle nous accompagne depuis le moment même de notre naissance. Au fur et à mesure que passe le temps, nous la sentons de plus en plus présente. Des maladies surviennent, la santé devient fragile, nous n'arrivons plus à faire des choses qui étaient faciles avant, le poids de la vie se fait plus lourd, nous nous fatiguons plus vite, les forces diminuent. D'autre part, la mort peut survenir à n'importe quel moment ; par un accident, un pépin de santé imprévisible, un acte de violence... Elle est évoquée aussi dans les déchirements affectifs, les séparations, les projets jamais réalisés, l'expérience de l'échec, de nos limites, de la solitude... La mort y est présente. La fin nous accompagne depuis le début.

Nous, comme croyants, **nous ne pouvons pas penser à la mort sans faire référence à la foi**. De même que nous ne pouvons pas témoigner de notre foi sans parler de la mort. Jésus a affronté la mort, il l'a traversée, et il l'a vaincue. C'est en Jésus que Dieu nous sauve. Ce salut est un mystère de la foi : il échappe aux explications, mais c'est une réalité certaine.

Comment, et de quoi Dieu nous sauve-t-il ? Dieu n'a pas sauvé Jésus de la croix ; il n'a pas sauvé nos martyrs du fusil ; il ne sauve pas des maladies ou des dangers ; il ne nous évite pas la mort. Il est vrai que Dieu écoute le cri du pauvre et de l'affligé, mais la puissance de sa réponse n'est révélée qu'après notre dernier soupir.

Dieu sauve par son amour et cet amour est plus fort que la mort. Benoît XVI disait qu'il y a en nous un sentiment de répulsion à l'égard de la mort parce que nous sentons que *l'amour réclame et demande l'éternité*. De cette manière, la foi rend justice à l'immense désir enfoui au plus profond du cœur de l'homme. C'est ainsi que nous ne sommes pas acculés à l'anéantissement mais au contraire, à la vie ! Il est impossible que l'ultime parole soit la séparation, la douleur et l'injustice ! Cet immense désir est écrit au plus profond de nous parce que Dieu nous a créés ainsi. C'est sa marque inscrite en nous. La marque de Celui qui est le « Maître, ami de la vie » (Sg 11, 26).

L'amour de Dieu nous donne la vie éternelle. Nous sommes appelés à ressusciter avec Jésus. Sans cette résurrection, sans cette vie après la mort, notre foi est vaine, notre prière pour les défunts est vaine, les causes des saints sont vaines, notre effort pour annoncer l'Évangile est vain, et notre espérance est vaine.

La foi rend assez fou pour se réjouir d'événements qui, sans la vie après la mort, seraient condamnés à l'obscurité et à la frustration. La foi célèbre la mort ignominieuse de Jésus sur la croix comme une victoire. La foi célèbre l'assassinat des martyrs et déclare heureux (bienheureux) ceux qui ont perdu la vie de façon violente et injuste en pleine jeunesse. La foi félicite et rend hommage à ceux qui mettent en péril leur santé, leur fortune et leur sécurité personnelle pour mieux servir et aimer les autres. La foi montre au grand jour que le plus important n'est pas de conserver et de s'occuper de sa propre vie mais de la livrer et de la perdre. Même si elle ne répond pas à toutes les questions et ne dissipe pas toutes les ténèbres, la foi est la lumière sur le chemin. La foi montre que l'amour de Dieu, sa grâce, a plus de valeur que la vie.

Voilà ce que témoignait, il y a peu de temps, un frère de notre Congrégation, malade, en prenant congé de ses paroissiens avant de partir suivre un traitement : « *priez pour moi, leur disait-il, pas seulement pour que j'aille mieux, mais pour que je ne perde pas la foi.* »

Dans beaucoup de cultures, une longue vie est considérée comme une bénédiction. La médecine actuelle, au moins dans les pays riches, offre à la majorité de la population une longévité de plus en plus importante. On dit que ma génération va vivre jusqu'à cent ans. Cette seule pensée me bouleverse. Pourquoi une longue vie serait-elle meilleure qu'une brève ? **Pourquoi s'entêter à prolonger nos jours ?** N'est-il pas plus stimulant et réconfortant de reconnaître que nous sommes des pèlerins sur cette terre ? Notre vie est un voyage au bout duquel Dieu nous attend pour nous prendre dans ses bras et nous accueillir dans sa maison, notre vraie patrie et notre vrai foyer. Devant cette perspective, que nous importe que la vie soit longue ou courte ?

Dans cette optique, la détérioration progressive de notre corps ne devrait pas nous effrayer. Le corps a sa sagesse et ne nous trompe pas si nous savons l'écouter. Il nous indique avec précision à quelle étape du voyage nous sommes et pour chacune, ce qu'il convient de faire. Pendant la jeunesse, il nous incitera à travailler, à créer, à transformer, et ainsi apprendrons-nous à servir. Dans la maladie, il nous obligera à nous reposer et il nous enseignera à souffrir, en nous rendant davantage frères de ceux qui subissent toutes sortes de douleurs dans le monde. Au cours de la vieillesse, il nous emmènera sur les chemins de la passivité et de la lenteur, en préparant notre cœur à l'expérience de la grâce qui seule nous sauve. C'est pour cela que le corps est beau même avec ses rides, ses cicatrices, et ses callosités. Car c'est ainsi qu'il nous parle de ce que nous avons aimé, souffert, du chemin que nous avons parcouru, et qu'il nous annonce l'abandon confiant auquel nous sommes appelés. C'est cela la chair qui va ressusciter, comme le proclame le Credo.

Une personne qui affronte la mort avec foi et amour est la meilleure preuve que Dieu existe et la plus grande consolation pour ceux qui restent en ce monde. **Arriver à la fin de sa vie avec la sérénité de la foi et l'humilité du disciple,** voilà le témoignage le plus élevé qu'on peut rendre à la miséricorde de Dieu, car c'est elle, en définitive, qui nous accueillera, nous jugera et nous sauvera. La mort devient ainsi *un acte suprême de la mission*, comme le dit notre Chapitre général, parce qu'il aide les autres à rencontrer le Père.

Se préparer à mourir ainsi est déjà vivre avec une espérance qui nous libère de ces mesquineries qui nous entravent souvent et nous empêchent d'être généreux et heureux. Une telle espérance a le pouvoir de cimenter un amour robuste sur lequel les autres puissent s'appuyer sans craindre que nous leur fassions défaut.

Frères, nous qui voulons vivre et mourir au service des Sacrés Cœurs : comment affrontons-nous notre mort ? Comment voulons-nous mourir ? Comment nous aidons-nous les uns les autres à nous préparer à la mort ?

En Colombie, dans un autobus, le chauffeur avait mis une image de Jésus en haut du pare-brise, avec cette phrase : « **si c'est mon dernier voyage... que ce soit vers toi** ». A chaque moment de la vie, nous allons vers le Seigneur. Nous ne savons ni le jour ni l'heure. Mais ce que nous savons avec certitude, c'est que plus la mort se rapproche, plus nous nous approchons de Lui. C'est pourquoi, « *que votre cœur cesse de se troubler ! Croyez en Dieu, croyez aussi en moi. (...) je m'en vais vous préparer une place.* » (Jn 14 1-2).

